



Entre mythe et raison, les Grecs et l'irrationnel

Les conceptions religieuses de la Grèce et de l'Italie renferment un élément mystique profondément implanté dans les habitudes et les mentalités, et la philosophie elle-même ne put ni ne voulut en déraciner le prestige. Le fondement et la source de ce polythéisme, c'est la croyance à une communication permanente entre le monde des dieux et celui des hommes, et à une sorte de secours intellectuel spontanément offert ou obtenu, parfois arraché, grâce auquel les sociétés pouvaient régler leurs actes avec une prudence supra-rationnelle. Envisagés sous cet angle, les dieux devenaient non plus des êtres hostiles, cruels et indifférents, mais des conseillers bienveillants dont la voix signalait au moment utile, le prix de l'occasion présente, les secrets du passé ou les pièges de l'avenir. Les grecs appelaient « mantique » et les Latins « divination » cette lumière divine qui s'ajoutait comme une faculté nouvelle à l'entendement humain. Rien ne répondait mieux aux désirs de ces peuples énergiques qu'une source toujours ouverte de renseignements applicables à la conduite de la vie, de conseils qui ne dégénéraient point en ordre et ne supprimaient pas l'initiative personnelle. La foi à la divination a présidé à l'enfancement des légendes mythologiques elles-mêmes. Elle semble inhérente au sentiment religieux lui-même. C'est dans ce cadre et seulement dans ce cadre qu'on peut interroger la notion d'inspiration et la suivre de sa naissance jusqu'à mort annoncée.

La divination présuppose deux postulats : l'existence d'une divinité intelligente, et la possibilité de rapports entre cette divinité et l'homme. C'est une connaissance de nature spéciale, plus ou moins directe, plus ou moins complète mais toujours obtenue par voie de révélation surnaturelle avec ou sans le concours du raisonnement. Elle a pour domaine ce que l'esprit humain ne peut obtenir par ses seules forces : l'avenir en tant qu'il échappe à la prévision rationnelle, le passé et le présent dans ce qu'ils ont d'inaccessible à l'investigation ordinaire.

La divination aborde l'homme de deux manières : par le dedans et par le dehors. Elle se manifeste soit par des signes extérieurs, c'est la divination objective ou déductive, ou par une illumination intérieure, c'est la divination intuitive ou subjective, dans laquelle s'inscrivent ce qu'on va appeler : les doctrines de l'enthousiasme. Dans le premier cas, tout le problème est la grille d'interprétation de ces signes, dans le second cas, il s'agit de la nature de cette « lumière », de cette illumination. L'inspiration des Muses est restée distincte de la mantique,

mais elle se distribue dans ce cadre général, et elle fait partie de la divination dite intuitive. La divination enthousiaste ou chresmologie, consiste en l'idée d'une révélation directe, communiquée aux hommes par les dieux. Les Grecs des premiers âges rattachaient à ce commerce intellectuel facilité par la bienveillance des dieux, l'origine de toutes les connaissances humaines, des inventions, des lois et des doctrines religieuses. De la musique aussi. La divination fataliste par excellence, celle qui anéantit la liberté humaine sous la pression d'un mécanisme. Les Grecs n'ont pas inventé cette doctrine, mais ils ont été séduits par l'appareil scientifique dont elle s'entourait.

Parce que susceptible de revêtir des caractéristiques particulières en s'intégrant à des systèmes institutionnels divers, ce qu'on appelle « l'inspiration » est liée à l'histoire de la Grèce et du rationalisme. L'histoire du concept d'inspiration porte la trace de cette tension croissante dans la pensée occidentale entre le rationalisme et la compréhension mystique, entre le mythe et la raison, ou plus exactement entre des rationalités d'inspirations diverses. L'expression de cette tension a débuté avec Platon, et ne se voit nulle part mieux que dans ses difficultés avec l'idée de l'inspiration poétique, mais ce conflit commence dès les origines, car les Muses, c'est d'abord une religion. Puis la poésie va s'émanciper progressivement, avec l'oubli, non de ses origines, mais du complexe notionnel dans lequel cette religion s'insère. Ensuite, les lois propres de la composition des œuvres appartenant à des genres différents vont conditionner le développement spécifique de divers types d'inspiration, la spécialisant même dans ce qu'on appelle aujourd'hui des registres : lyrique, dramatique, épique. L'inspiration a oublié pour ne pas dire refouler ses origines religieuses. Une poétique de l'inspiration passerait par l'effort d'appréhender ce phénomène de saisissement dont la nature est singulière. Il s'agit d'une perception certes mais qui est réfractée et se construit en relation avec des schèmes mentaux et religieux.

CORPUS

Texte1 Lucien Lévi-Bruhl, *la mentalité primitive*

La mentalité primitive, comme on sait, ne se représente ni la vie, ni la mort, ni la personnalité des individus comme nous le faisons. Vivre, pour un individu donné, c'est être engagé actuellement dans un réseau complexe de participations mystiques avec les autres membres, vivants et morts, de son groupe social, avec les groupes animaux et végétaux nés du même sol, avec la terre même, avec les puissances occultes protectrices de cet ensemble, et des ensembles plus particuliers auxquels il appartient plus spécialement. Au moment où il va mourir de faim, ou de froid, ou de maladie, ou se noyer, il se peut que l'intervention du blanc lui sauve la vie, au sens européen et tout objectif du mot, et c'est tout ce que nous voyons. Ce qui nous échappe, c'est qu'en même temps elle compromet sa vie, au sens indigène et mystique du mot. Qui sait, en effet, si elle n'irrite pas, d'abord, les puissances occultes de qui provient « l'accident », et surtout si elle ne détache pas de lui celles dont la protection constante le garantit contre les dangers qui le menacent de toutes parts, contre la multitude indéfinie des esprits malfaisants ! Les blancs sont de puissants sorciers ; d'eux-mêmes, et de tout ce qui est à eux émanent des influences mystiques d'une force irrésistible. L'indigène qui les subit se trouve, de ce fait, séparé des puissances sans lesquelles il ne peut vivre. Il est donc à craindre que désormais les participations indispensables pour lui ne soient affaiblies et peut-être rompues.

(...)

Au milieu de cet enchevêtrement de participations et d'exclusions mystiques, les représentations que l'individu a de lui-même soit vivant, soit mort, et du groupe auquel il « appartient », ne ressemblent que de loin à des idées ou à des conceptions. Elles sont senties et vécues plutôt que pensées. Ni leur contenu, ni leurs liaisons ne sont soumis rigoureusement à la loi de contradiction. Par suite, ni le moi individuel, ni le groupe social, ni le monde ambiant, visible et invisible, ne sont encore « définis » dans ces représentations collectives comme ils paraissent l'être, dès que notre pensée conceptuelle essaie de les saisir. En dépit des précautions les plus attentives, celle-ci ne peut pas ne pas les assimiler à ses « objets » ordinaires. Elle les dépouille ainsi de ce qu'ils ont d'élémentairement concret, émotionnel, et vital. C'est là ce qui rend si difficile, et presque toujours incertaine, l'intelligence des institutions où s'est exprimée la mentalité, plus mystique que logique, des sociétés primitives

Lucien Lévi-Bruhl, *la mentalité primitive*